

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

J. SCHMITZ

Correspondance

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 136-140

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## CORRESPONDANCE

*Cologne Novembre 1899*

Sur les bords du Rhin, dans la ville à l'eau aromatique, on ne parle guère bien le français, et c'est avec un peu de crainte qu'après un long silence je viens, comme autrefois les barbares, troubler le calme de votre solitude. Vous ne m'en voudrez pas trop, j'espère, quand vous saurez que c'est pour retremper le doux souvenir que j'ai conservé d'Agaune, que passant les monts, je frappe à la porte de son cher couvent.

Mais voilà qu'en voulant parler français, la grenouille du bon La Fontaine, dont les fables ont fait mes délices, me revient à la mémoire :

« N'y suis-je point encore ?

— Nenni. — M'y voici donc ? — Point du tout — M'y voilà ?

— Vous n'en approchez point, »

Quoique allemand, j'ai cependant plus d'humilité que la « chétive pécore » et comptant sur votre indulgence j'ose vous entretenir du sort glorieux puis comico-tragique de mon uniforme du Collège.

De retour dans ma belle Cologne, je me pavanais fièrement, revêtu de mon fringant uniforme, dans la

ville émerveillée. Il est bien entendu qu'en ce costume je fis mieux que le geai de la fable et que je ne parlais que français. On ne tarda pas à me remarquer: une centaine d'enfants à la chevelure dorée s'attachèrent à mes pas ; j'étais heureux et fier de cette escorte et de ce que le *vox populi* disait de moi.

— C'est un soldat français, disait l'un.

— Mieux que ça, répliquait un voisin ; voyez donc ce galon rouge, cette casquette, etc,

— Serait-ce le capitaine Dreyfus ? Qui sait ?, un général peut-être ? hasardait une vieille commère dont la soie odoriférante me frôla au passage.

Brrr !.. quelle plante a jamais grandi plus fort que l'orgueil ? Mis hors de moi par tant de comparaisons flatteuses, quoique je n'eusse guère désiré passer pour le capitaine de l'Île du Diable, je voulus rehausser encore l'importance de ma charmante personne, et, par un geste plein de noblesse, je tirai de la poche de ma veste l'étui brodé sur satin rose, cadeau de mon aimable sœur, et j'allumai une cigarette. Puis, droit comme un cierge, la poitrine haute, la moustache relevée, je m'avançai crânement, aussi dédaigneux qu'un héron qui « vit de régime et mange à ses heures. »

Hélas ! le terme de mon triomphe approchait, j'allais devenir le *ridiculus mus* du poète, et cela, o honte ! par l'impudence d'un méchant disciple de S. Grépin.

— Ce n'est point un général, dit ce maraud, ce ce n'est pas même un *pioupiou*, il n'a ni haut de col, ni sabre.

Fort heureusement ; car...

Blême de colère je fais cependant la meilleure

contenance possible au milieu de la foule moqueuse qui me raille ; mais par ci par là de jolies dents blanches ornées d'un petit sourire narquois me font éprouver toute l'amertume de ma déception. Que faire ? où fuir ? où me cacher ? le ciel vint à mon aide : un tramway arriva. En un mouvement j'y étais installé, et bientôt la distance me délivrait de ma fâcheuse situation.

De retour au logis, que Dieu le pardonne à mon regret, je pris la résolution héroïque d'enlever à mon costume tout ce qui pourrait à l'avenir attirer les regards, de le *civiliser*.

Mais avant d'être défiguré par ma main criminelle, l'uniforme tira une éclatante vengeance de sa future mutilation, et cela d'un soldat même de l'armée allemande, de mon propre frère.

Revenu d'un exercice militaire, il avait gaiement passé la soirée en famille, pour fêter mon retour; nous allâmes ensuite prendre notre repos et nous partageâmes la même chambre. Nous dormions encore profondément lorsque ma sœur à une heure fort matinale frappa à la porte : « Charles, Charles, lève-toi, tu vas manquer à l'appel. »

Le pauvre soldat s'étire dans son lit, bâille sourdement, puis après un profond soupir saute sur le parquet. Dans sa précipitation, il saisit mon pantalon, l'enfile et part en maudissant le service militaire.

Enfin il arrive à la caserne, essoufflé, haletant, et trop tard. Déjà les rangs sont formés ; mon pauvre frère approche, tous les yeux sont braqués sur lui; n'eut été la consigne sévère un immense éclat de rire se fut fait entendre. Il aborde un officier pour lui soumettre les motifs de son retard.

— Et votre pantalon d'uniforme, s'écrie celui-ci, après l'avoir toisé d'un œil sévère de haut en bas.

Charles baisse la tête, examine et ne sait que dire.

— Vous serez puni, reprend l'irascible officier ; votre bouffonnerie est une injure à l'armée.

— Excusez, mon capitaine, je...

— *Donnerwetter !* des excuses ! c'est le pantalon d'uniforme qu'il faut.

— Mon capitaine, veuillez donc me permettre de rentrer chez moi ; je reviendrai avec le pantalon d'uniforme et la clef de l'énigme.

En considération de la conduite irréprochable de mon frère jusqu'à ce jour, le capitaine le laissa s'en retourner.

Bientôt des pas sonores retentissent à l'escalier. Quel malotru vient ici étrenner ses bottes, me demandai-je en moi-même en me retournant mollement dans mon lit, lorsque soudain Charles fit irruption dans la chambre, en me lançant une de ces vigoureuses apostrophes que votre belle langue sait si merveilleusement adoucir. Un guttural « *Lausbube* » me fit en effet tomber des bras de Morphée et trembler sur mon séant.

Qu'as-tu ? demandai-je timidement.

— Ce que j'ai, c'est que j'ai mis ton pantalon...

Vous savez le reste.

Maintenant mon uniforme n'en est plus un ; la couleur chatoyante de ses boutons à la croix tréflée ne miroite plus sur son bleu foncé ; la palme et le gracieux filet ont disparu ; cependant il me sied toujours à

merveille, et, fidèle jusque dans le malheur, il ne me sert non moins bien aujourd'hui dans sa simplicité qu'autrefois dans son apparence belliqueuse.

Agréez etc.

J. SCHMITZ